

**Rapport sur la thèse (en co-tutelle) de M. Jan Zdichynec, soutenue le 11  
avril 2007 à la Faculté de Philosophie de l'Université de Prague, le 11 avril  
2007**

**Titre de la thèse :**

***Ženské kláštery Horní Lužice mezi duchovní a světskou mocí v 16. a 17. století  
(Les couvents de femmes de la Haute-Lusace entre pouvoirs spirituels et  
temporels aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles)***

**Membres du jury:**

**M. Zdeněk BENES, professeur à l'Université de Prague, président du jury**  
**M. Eduard MAUR, professeur aux Universités de Prague et de Pardubice, rapporteur**  
**Mme Libuše HRABOVA, professeur à l'Université d'Olomouc, rapporteur**  
**Mme Lenka BOBKOVA, professeur à l'Université de Prague, directrice de la thèse**  
**Mme Marie-Elizabeth DUCREUX, directrice de recherche au CNRS (Centre de  
Recherches Historiques, EHESS), directrice de la thèse**  
**M. Robert DESCIMON, directeur d'études à l'EHESS**

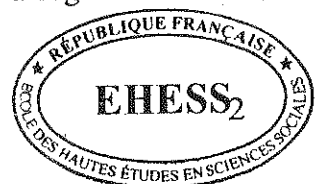
Monsieur Jan Zdichynec commence par une double présentation de son travail, en tchèque d'abord, puis en français. Sa thèse de doctorat en histoire a été rédigée sous deux versions, une, la principale, en tchèque de 616 pages et 13 pages de cartes et d'illustrations, une, résumée en français, de 208 pages. La thèse elle-même a été menée en trois ans, mais elle est le résultat de sept années de recherches dans les archives et les bibliothèques de la République tchèque, en France, en Allemagne et en Autriche. Ce qui l'intéressait dans son sujet, au départ, c'était de rechercher les raisons d'une survivance de couvents catholiques de femmes en Haute-Lusace (pays devenu entièrement luthérien au XVI<sup>e</sup> siècle: les seules institutions catholiques étant dès lors ces 3 couvents de femmes et le chapitre de Bautzen), avec le milieu luthérien environnant. Ces couvents de femmes ont eu du reste une existence plus longue que la période retenue pour la thèse, puisque deux existent toujours sur place, et que le 3<sup>e</sup> est resté en Lusace jusqu'en 1945. Sur le plan méthodologique, il s'est confronté d'abord aux paradigmes de la confessionnalisation (*Konfessionalisierung*) et de la „mise en ordre de la société“ (*Sozialdisziplinierung*), surtout féconds dans l'historiographie allemande de la période et actuellement objet de critiques et de révisions. Une autre source d'inspiration lui a été fournie par les *Gender Studies* et sur les travaux sur le Genre. Il a cherché à appliquer les approches de l'anthropologie historique et de la micro-histoire. Ayant constaté que l'histoire de la Lusace est un thème rare dans l'historiographie, il a voulu d'abord passer en revue l'historiographie existante, souvent ancienne, voire contemporaine de ses sources. En ce qui concerne les sources elles-mêmes, il n'a pas toujours été simple de les rassembler. Il a tenté successivement de saisir la position des couvents de femmes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le processus de la Réforme en Haute-Lusace, avant de reconstruire l'histoire des abbayes féminines cisterciennes de Marienthal et de Mariastern, et le couvent de magdalénites de Lauban, leurs confrontations avec les autorités ecclésiastiques (les abbés d'Osek en Bohême, le chapitre de Bautzen, l'archevêque de Prague et l'évêque de Misnie, la Curie), et les



autorités civiles (le roi de Bohême et empereur, l'électeur de Saxe après 1635, les autorités municipales de l'hexapole lusatienne, les différentes juridictions) et, les abbesses étant elles-mêmes à la tête de seigneuries, les relations avec leur administration seigneuriale, dont les prévôts sont très souvent des luthériens. Enfin, pour donner vie à son travail, il a privilégié, partout où cela était possible, la méthode des sondages micro-historiques. Il souhaiterait à l'avenir insérer ses résultats dans le cadre plus „macro-historique“ de l'histoire européenne, mais aussi reprendre la dimension de l'insertion des couvents dans la société environnante.

Madame Lenka Bobková, co-directrice de la thèse, souligne ensuite les qualités du candidat qu'elle connaît depuis son travail de mémoire de fin d'études, alors qu'il était encore un médiéviste et commençait à s'intéresser aux pays „secondaires“ de la couronne de Bohême, comme le sont les deux Lusace, qui ont été très négligées par les historiens, et traitées, lorsqu'elle l'on été, selon des horizons différents par les historiens allemands et les historiens tchèques (tous très rares!!). Sa thèse frappe d'abord par l'étendue des sources qu'il a su découvrir et utiliser. Il a accompli un énorme travail d'histoire régionale, qui a peu ou pas d'équivalent aujourd'hui, sur un thème oublié des chercheurs, celui de ces trois couvents de femmes isolés (ou justement, pas isolés) dans un pays qui est à la fois un pays de villes très riches et de seigneuries, la Haute-Lusace, et qui, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, était devenu luthérien. Ce luthéranisme ne va pas de soi et pose question chez un certain nombre d'habitants, ou plutôt, semble-t-il, d'habitantes, au soir de leur vie, ce que montre bien l'une des sondes micro-historiques de la thèse. Elle apprécie aussi qu'il ait su faire une analyse critique de l'historiographie existante. Il n'y a aujourd'hui que très peu de thèses qui traitent de l'histoire religieuse en République Tchèque: de ce point de vue aussi, la thèse est un apport important. L'analyse du fonctionnement de l'organisation ecclésiastique locale est un modèle, la mise en valeur du réseau des paroisses, l'histoire biographique des abbesses et celle des doyens du chapitre de Bautzen lui paraissent tout à fait neufs. Elle n'a que peu ou pas de remarques critiques à faire et redit sa joie de voir aboutir cette belle thèse très novatrice. Mme Ducreux traduit pour Robert Descimon les commentaires de Mme Bobková.

Madame Libuše Hrabová, rapporteur, s'exprime maintenant. Elle a particulièrement apprécié la restitution du processus de la Réforme luthérienne en Haute-Lusace, de même que la mise en évidence et l'analyse des contradictions, ou tout au moins des tensions, dans la politique des Habsbourg en Haute-Lusace. En effet, l'intérêt qu'ils portaient à la conservation du catholicisme dans le margraviat, et le fait qu'ils aient été, après la cession à la Saxe de la Paix de Prague, en 1635, les protecteurs des institutions catholiques dans ce pays, entrent souvent en conflit avec leur politique économique et juridictionnelle vis-à-vis des trois abbayes de femmes étudiées par Jan Zdichynec. La complexité du sujet méritait de plus grands efforts du côté de la cartographie: on aurait souhaité des cartes détaillées et fines. A cette réserve près, elle a beaucoup de compliments à faire à l'impétrant; elle a aussi beaucoup appris et souhaite la publication prochaine de cette thèse. Celle-ci s'appuie sur une très grande quantité de documents d'archives, sur les sources éditées (sans doute intégralement), et sur la bibliographie existante. Elle apprécie la comparaison faite entre ces abbayes lusatiennes et les abbayes de Bohême, de Moravie et dans l'Empire. Cette thèse comprend plusieurs livres en elle-même. La monographie (car c'en est une) qui ouvre le volume de 615 pages et d'annexes, qui est un essai critique sur la bibliographie de ces abbayes à l'époque moderne, a son intérêt par elle-même. Le chapitre 3, „Les abbayes et le pays“, donne une vision concrète de la Réforme en Haute-Lusace. Il met en évidence le retard de la luthéranisation du pays sur celle de la province voisine, au nord, de Basse-Lusace, et permet de comprendre le rôle joué dans ce ralentissement et ses péripéties par les liens plus forts et les contacts plus étroits entre Prague, capitale du royaume de Bohême et de la couronne du même nom, et la Haute-Lusace pendant le règne de Ferdinand I<sup>er</sup> de Habsbourg, le premier Habsbourg à régner dans ces



pays, avec les adaptations que l'élargissement de ses Etats ont apporté à la pratique administrative. En tous cas, il ressort clairement de ce chapitre que le politique a pris le pas sur le religieux et que c'est cette proximité avec le souverain et son gouvernement qui est responsable du maintien de ces quelques couvents de femmes. Le cas est différent de celui du chapitre de Bautzen, qui relève désormais, comme a bien vu Zdichynec, directement du Saint-Siège, mais dont les relations avec les Habsbourg comme empereurs et rois de Bohême restent essentielles aussi. Dans la pratique, ce contrôle solide, mais distancié devait tenir compte de la réalité locale, ce qui a eu pour résultat l'apparition d'une tolérance obligée mais réelle, avec des formes de coopérations entre les catholiques et les églises luthériennes qu'analyse justement très précisément Zdichynec. Cette tolérance nous est montrée comme essentielle encore dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, plus tard que le soulèvement des états de 1547, et malgré sa répression. Ce n'est qu'après qu'elle a subi les assauts des nonces à la cour impériale, avec pour conséquence des tensions plus violentes entre confessions. Cependant, malgré ce tournant du siècle difficile en Lusace, ce qui se joue aussi dans les relations entre abbesses et doyen du chapitre de Bautzen, par exemple, le XVII<sup>e</sup> siècle voit reprendre des formes de coexistences somme toute éprouvées. C'est donc vers l'analyse du quotidien que s'est tourné Jan Zdichynec pour en comprendre les raisons, ce dont elle le félicite. Il est dommage, de ce point de vue, que soient surtout documentées les attitudes des abbesses. Ne peut-on aussi saisir celles d'autres religieuses, si les sources le permettent? Et le permettent-elles? On comprend en tous cas que les abbesses aient été les seules à communiquer par écrit avec leurs supérieurs ecclésiastiques et les représentants des villes voisines de leurs communautés, les syndics (*fojty*), mais aussi les curés des paroisses voisines, et les chapelains de leurs propres couvents, avec lesquels les relations se révèlent parfois compliquées. Elle regrette que les relations entre paysans et abbesses, dans le cadre de la seigneurie, ne soient pas plus abondamment traitées: peut-être cela fournira-t-il le thème d'un autre travail de Jan Zdichynec dans l'avenir. Elle aurait aimé aussi en savoir plus sur le maintien, et même parfois l'accroissement des effectifs des religieuses pendant toute la période considérée. Les tableaux préparés par Jan Zdichynec, et ses analyses, montrent clairement leur origine bourgeoise et nobiliaire, et indiquent aussi que le nord de la Bohême recatholicisée a contribué à cet état de choses. S'agissait-il d'une pratique plus ancienne?

Le candidat répond à la satisfaction de Mme Hrabová et du jury, et une traduction en français est assurée ici aussi.

Le professeur Eduard Maur, qui est parfaitement francophone, prend la parole. Il souligne la pertinence du sujet de la thèse et le fait qu'elle ouvre des pistes nouvelles. Le choix de trois couvents de femmes en Haute-Lusace au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle est excellent de ce point de vue. L'historiographie tchèque a négligé longtemps les recherches sur les ordres monastiques et la vie religieuse: une tradition interrompue commence à être renouée et la thèse de Jan Zdichynec vient enrichir ce champ à reconstruire. Il trouve particulièrement judicieux de placer d'emblée la recherche autour de la confrontation quotidienne de ces abbayes de femmes avec le luthéranisme et le milieu luthérien environnant, les habitants des environs des couvents et les élites politiques locales. Une telle configuration préfigurait presque le plan de la thèse. Et de fait, il commence par poser le décor de la confrontation confessionnelle au XVI<sup>e</sup> siècle, puis il analyse les relations entre les couvents et les pouvoirs temporels et spirituels, parfois d'une façon un peu descriptive. Malgré cette remarque, ce qu'il nous montre est neuf, et il a su y parvenir par un minutieux travail d'archive: cela a donc sa place au début de la thèse, pour introduire dans l'esprit du lecteur la suite de l'exposé. C'est seulement alors qu'il aborde la situation interne des couvents et les transformations de la vie des religieuses au cours de la période étudiée. Dans cette dernière partie, il se montre un micro-historien convainquant, en ayant su retrouver et

articuler un nombre considérable de détails grâce auxquels il peut reconstituer la vie dans les trois couvents et reconstruire en même temps les contextes.

D'autre part, dans la mesure où les recherches sur la Lusace sont aujourd'hui peu nombreuses en République tchèque mais aussi en Allemagne, il était nécessaire que Jan Zdichynec resitue son sujet dans les différentes strates de l'historiographie régionale, et qu'il précise ses orientations par rapport aux recherches sur les couvents et les ordres monastiques en France, Allemagne et ailleurs en Europe occidentale, en particulier sur les communautés féminines, ce qu'il fait de façon satisfaisante. Jan Zdichynec introduit son travail par un très bon exposé de la bibliographie sur les couvents de femmes à l'époque considérée et par un rappel des méthodes et des méthodologies mises en oeuvre par les auteurs considérés. Il insiste particulièrement sur les historiographies française et allemande, moins sur les autres, et analyse les approches de l'histoire „générée“, de l'anthropologie historique et de la micro-histoire d'une part, de l'autre celles des paradigmes de la confessionnalisation (*Konfessionalisierung*) et de la „mise en ordre de la société“ (*Sozialdisziplinierung*). Il s'oriente très bien dans la littérature existante dont il soumet parfois certains acquis à une analyse critique. Il souligne les généralisations du paradigme de la „confessionnalisation“ ou des *Gender Studies*, aujourd'hui trop souvent reproduites par les historiens tchèques par emprunt à une historiographie allemande qui est justement en train de s'en éloigner. Il semble au professeur Maur, qui le regrette, que Jan Zdichynec n'applique pas toujours comme cela aurait sans doute pu être fait les approches de cette historiographie. A sa décharge, il faut dire que beaucoup d'aspects de sa recherche attaquent des angles morts de la recherche historique. Sur bien des points, on manque même de la factographie la plus élémentaire. Quoi qu'il en soit, c'est peut-être l'usage des approches micro-historiques qui lui réussit le mieux.

La position particulière de la Haute-Lusace comme composante de la Couronne de Bohême est une illustration des superpositions de juridictions si typiques de l'époque moderne. Dans le cas étudié, interviennent dans les affaires intérieures des couvents les institutions ecclésiastiques de Misnie, celles de Bohême, et l'empereur en sa qualité de roi de Bohême. Les conditions et l'évolution de la vie de l'Eglise étaient ainsi liées à celles de la Bohême. Cependant, dans ce dernier pays, le hussitisme avait provoqué dès le XV<sup>e</sup> siècle une situation évoluant à part et différemment que dans les pays catholiques et/ou „classiquement“ protestants. Le maintien de couvents de femmes et d'îlots de population rurale catholique en Haute-Lusace, pays devenu pratiquement entièrement luthérien au XVI<sup>e</sup> siècle, est beaucoup dû à la complexité des relations administratives et de l'organisation des pouvoirs. Pour toutes ses raisons, le territoire étudié par Jan Zdichynec est déjà d'un intérêt exceptionnel. Il l'est encore plus du fait que c'est une région où coexistaient, et coexistent encore, des Allemands majoritaires et des Slaves, les Serbes de Lusace ou Sorabes. Il s'agissait donc d'une région bi-confessionnelle, avec les Allemands devenus luthériens et les Sorabes restés catholiques au sud du pays (alors que de l'autre côté de la frontière, en Bohême du Nord, les habitants allemands étaient passés au luthéranisme et les Tchèques au hussitisme avant 1620, qu'ils ont ensuite émigrés en Saxe ou été recatholicisés après cette date), bi-ethnique et bi-linguistique.

Jan Zdichynec a su rassembler une grande quantité de sources provenant de fonds d'archives allemands, tchèques et viennois. Le rapporteur apprécie que l'auteur de la thèse replace constamment ses conclusions dans un contexte européen plus large, et en tous cas dans ceux de l'Allemagne et de la Bohême: cela lui permet d'argumenter de façon convaincante sur une spécificité propre à la Haute-Lusace en ce qui concerne les ordres réguliers. Ce qu'il nous apprend sur l'origine sociale des religieuses et sur leurs compromis vis-à-vis de leurs sujets luthériens, car toutes les paroisses de leurs seigneuries ne sont pas catholiques, est passionnant. Il nous fait découvrir au quotidien les modalités de la crise des couvents dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. On aurait souhaité là des développements plus approfondis sur la situation économique de ces abbayes, dans la mesure où les documents

sont conservés. Quelques petites remarques: l'emploi du terme „aristocratie“ pour la noblesse dans son ensemble, ce qui prête à confusion et n'est pas clair; de même il a tendance à ne pas différencier, dans sa terminologie, les ordres mendiants issus de la réforme de saint François d'Assise, alors que son exposé prouve qu'il sait de quoi il parle. L'usage des toponymes n'est pas unifié: il recourt tantôt au tchèque, tantôt à l'allemand.

En conclusion, Eduard Maur souligne l'aisance de Jan Zdichynec, qui s'est attaqué ici à une problématique difficile, qu'il a reconstituée pour la première fois. Son travail est totalement en dehors d'une quelconque vision nationale et nationaliste, ce qui n'a pas été le cas des travaux anciens (ou moins anciens) d'histoire locale de la Lusace. Il a donc évité cet écueil et cette facilité, alors que l'évolution politique, ethnique et religieuse compliquée de la Haute-Lusace pouvait y inciter. Son style est clair, précis et convainquant. Son travail est pionnier et de grande qualité, et il le félicite encore une fois.

Marie-Elizabeth Ducreux, co-directrice de la thèse, parle à son tour, d'abord en tchèque, puis en français pour son collègue Robert Descimon. Jan Zdichynec soutient aujourd'hui sa thèse, thèse d'une grande ampleur, qu'il a réussi à mener à bien en un peu plus de trois ans, ce qui est un tour de force, même si on prend en considération qu'il avait, sinon défriché son sujet, au moins réfléchi à sa problématique pendant son année de DEA, qu'il a consacrée à une comparaison de couvents de femmes en Alsace et en Lusace, et que sa connaissance des archives de Haute-Lusace et sur la Haute-Lusace (à Prague par exemple) remonte à son mémoire de fin d'études à l'Université de Prague. Il n'était pas facile de construire son sujet, particulièrement difficile, un sujet rare, original, conçu par lui, et pour lequel il a fallu trouver les sources. La bibliographie posait elle aussi un problème. Il y a peu d'études récentes sur les Lusace, et celles qui existent sont des articles d'histoire locale et plus souvent des synthèses ou des dictionnaires historiques dont l'échelle ne convenait pas à la perspective de Jan Zdichynec. Parmi ces auteurs, les plus importants sont Blaschke, Bahlcke, Mme Boboková et déjà Jan Zdichynec, qui s'est fait connaître sur ce terrain par plusieurs articles publiés. Quant à la bibliographie plus ancienne, elle est marquée nationalement et elle reflète les visions du XIXe siècle. Ainsi, l'histoire à laquelle s'est attaquée Jan Zdichynec, plus que d'autres, n'est plus du tout immédiatement compréhensible. La Lusace a disparu aujourd'hui, intégrée dans une „Silésie“ hypertrophiée (et cela souvent dès le XVIIIe siècle), dans la Saxe et par la Pologne. Heureusement, Jan Zdichynec est un jeune chercheur particulièrement tenace, très doué et travailleur, dont on peut dire qu'il a la passion de la recherche. Je veux dire aussi qu'il est bon latiniste et germaniste, et qu'il a reçu une excellente formation de médiéviste et d'archiviste-paléographe à Prague avant de venir à l'EHESS: sans cette formation, il n'aurait pas été possible de traiter un sujet de ce type. Il lui a fallu apprendre le français, qu'il comprenait mais ne parlait que peu en arrivant à Paris pour son DEA. Aujourd'hui, il a été capable de rédiger dans un français pratiquement sans fautes un résumé de plus de 200 pages, à côté de ce qui est un livre de plus de 600 pages en tchèque. Nous avons discuté souvent de son plan et de la progression de la thèse. Nous avons cherché les moyens de pallier l'absence de documents sur tel ou tel aspect qui paraissait crucial, quitte à inventer des détours, comme celui de la prise en compte du regard des érudits et juristes de Lusace sur ce pays, si difficile à saisir dans toutes ses dimensions et dont l'histoire n'est pas suffisamment faite, aux XVIIe et XVIIIe siècles. Le problème posé par la bibliographie a donc été résolu de deux façons. En recourant dans la première partie à un élargissement thématique et en passant en revue les principaux travaux contemporains sur l'histoire de la vie religieuse et des ordres religieux, qui ont été soumis à la critique. Dans la seconde partie, en prenant donc comme sources complémentaires le corpus de droit de la Lusace, de la Bohême, de la Saxe aux XVIe –XVIIIe siècles. De cette littérature, vous avez su tirer un grand parti et là encore, ouvrir à la recherche des pistes à poursuivre. A chaque envoi ou remise de chapitre,

Jan Zdichynec me surprenait pas sa maturité d'historien, à la fois par l'intelligence de son regard, l'acuité des questions qu'il posait, la diversité de ses angles d'attaque et sa capacité à tenir jusqu'au bout ses démonstrations. J'ai beaucoup appris et connu bien des bonheurs de lecture, et c'est aujourd'hui le moment et le lieu de l'en remercier. D'entrée de jeu, je vais souligner ce qui me paraît constituer de vrais apports. Apport sur le plan de l'histoire régionale, mais aussi sur celui d'une réflexion sur la possibilité d'une histoire régionale, sur son concept. Déconstruction, non pas théorique ou polémique, mais par la minutieuse analyse de la coexistence quotidienne de religieuses catholiques dans une ville et des campagnes luthériennes, du paradigme de la confessionnalisation: ici, il rejoint le point de vue récent d'historiens allemands, comme Thomas Kaufmann qui, tout en reconnaissant les travaux classiques de Schilling, de Reinhard et d'autres, montrent que le modèle n'est plus suffisant et que la prise en compte du local et de tous les niveaux de contextes oblige à en déplacer les cadres, et même parfois à les laisser de côté.

Jan Zdichynec nous montre donc d'abord comment la Haute-Lusace, assez progressivement mais définitivement pourtant, est devenue une terre de luthéranisme au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Plus précisément, nous assistons à la transformation confessionnelle des échevinages et municipalités de villes: Lauban, qui garde donc jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle son couvent de pénitentes de Sainte Marie-Madeleine, Bautzen (Budyšin), et surtout Zittau (Žitava). A Lauban donc, survit un couvent catholique de femmes, et près de Zittau, dans de très petites villes et en milieu rural, deux abbayes de religieuses cisterciennes. Jan Zdichynec reconstitue au plus près des sources l'origine sociale et géographique des religieuses et ses changements pendant la période considérée: en effet, l'une des questions intrigantes posées par sa problématique est bien la capacité à renouveler les effectifs de ces femmes catholiques dans un environnement qui ne l'est plus, alors même que beaucoup d'entre elles, à Lauban principalement, sont parentes des élites de la ville. Pour Marienstern et Marienthal, les configurations sont différentes: Marienstern, en particulier, située dans une région principalement sorabe, recrute parmi les notables des bourgs situés sur le domaine de l'abbaye. Mais on assiste aussi à une implication croissante de „tutelles“ désormais situées en Bohême: l'abbaye masculine d'Osek, par exemple, et un flux constant de religieuses venues du nord de la Bohême, mais aussi de Prague et d'ailleurs. C'est si intéressant et si peu connu que l'on regrette l'état lacunaire des sources qui ne permettent pas de reconstituer des trajectoires particulières, sauf exceptions, la plupart du temps causées par des conflits entre les abbesses et leur environnement. Il reconstitue ensuite les transformations institutionnelles et les réactions des pouvoirs spirituels et temporels à ces changements, analyse pas à pas la politique habile de Ferdinand I<sup>er</sup> et la prise en main des vestiges du catholicisme par l'empereur roi de Bohême. On aimerait à le lire pouvoir embrasser en même temps du regard des processus parallèles en Bohême et en Silésie (autre pays de la couronne de Bohême), mais il faudrait pouvoir construire une comparaison ou une perspective croisée autour d'autres abbayes féminines, et les travaux comparables au siens manquent.

Les questions se présentent alors dans l'esprit du lecteur: il se demande, en effet, si la permanence du recrutement des religieuses serait pensable sans la mise en place progressive d'un contrôle solide de ces abbayes en Bohême, d'abord par la province cistercienne, mais ensuite, semble-t-il, aussi par une implication des Jésuites. Parallèlement, le rôle de la Curie se renforce à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle: mais finalement, malgré les publications sur les nonciatures dans l'Empire et à Vienne, publications en partie anciennes mais toujours inachevées, nous savons bien peu de choses sur la Lusace. La thèse de Jan Zdichynec ouvre sur ce plan des pistes passionnantes. D'autre part, nous sommes face à un mystère: sur treize institutions catholiques, neuf disparaissent au XVI<sup>e</sup> siècle, et parmi celles-ci tous les monastères masculins. La seule abbaye d'hommes qui se maintienne est située en Basse-Lusace, non en Haute-Lusace, à Neuzelle, dont l'abbé a le statut de Primas aux états du pays





(Landstände) et y est le seul représentant de l'ordre des prélats...La question de base de la thèse est le pourquoi de cette meilleure résistance des couvents de cisterciennes en Haute-Lusace, situées, c'est vrai, près de la frontière de Bohême, et l'un d'entre eux est en partie sur le territoire de l'archidiocèse de Prague. On apprend beaucoup sur le rôle du chapitre de Bautzen et on souhaite, là encore, que le sujet soit repris dans une autre travail.

Les chapitres (malheureusement, beaucoup de détails ont été supprimés dans le résumé en français, qui reprend cependant toute la structure et l'argumentation de la thèse) qui ont été conçus comme des sondes, en appliquant autant que possible les méthodes et les approches de la micro-histoire permettent de prendre la mesure des conflits quotidiens entre les religieuses, les pasteurs, les curés catholiques, les voisins et les différentes tutelles, mais également la coexistence quotidienne pacifique et l'imbrication confessionnelle. Au moment de la mort, la fille et la femme luthériennes d'un bourgmestre luthérien veulent être enterrées dans le couvent des religieuses selon le rite catholique, et c'est dans l'église de ces religieuses que le pasteur protestant de la ville tonne contre le bourgmestre, qui se défend...auprès du chapitre catholique de Bautzen, etc. On se rend compte aussi de l'importance du maintien des ces trois couvents comme lieux d'éducation des filles. L'origine des confesseurs, leurs relations avec les religieuses, les réseaux catholiques entre Prague, Osek et la Haute-Lusace, tout cela est neuf. On constate aussi que la position des abbesses reste forte, se renforce peut-être même à partir de la seconde partie du XVIe siècle, avec une grande autonomie relative et un pouvoir de décision territorial, ce qui n'est plus le cas dans la même mesure dans la seconde moitié du XVIIe siècle, avec la montée en puissance (ou l'arrivée?) de prévôts venus des pays tchèques, et de syndics conventuels qui sont de familles nobles luthériennes de la Haute-Lusace, et qui représentent les couvents à la diète du pays (ce sont des fonctions lucratives et prestigieuses).

Jan Zdichynec a fait la preuve de sa maîtrise d'historien, en réussissant à combiner tout un jeu d'échelles, en traitant les unes par rapport aux autres des questions complexes, et en resituant ses analyses dans le contexte plus „global“ des réseaux juridiques, économiques et religieux de Haute-Lusace, de la Saxe et de la Bohême. Mme Ducreux pense que c'est un beau succès, un début prometteur, et elle le félicite encore une fois.

Robert Descimon prend ensuite la parole. On ne peut être qu'admiratif face à l'érudition et au savoir que manifeste la thèse de Jan Zdichynec. Par ses dimensions, cette thèse en co-tutelle est de facture française. Et, vu sa qualité, il faut s'en féliciter, même s'il reste vrai que les thèses du nouveau régime supporteraient des dimensions moins imposantes. La richesse des dépouillements n'a d'égale que le sérieux et l'ampleur de la réflexion historiographique (ici encore, on est impressionné par la maîtrise de la bibliographie). Il faut dire que Jan Zdichynec, qui est un jeune chercheur d'un brio exceptionnel et d'une grande agilité d'esprit, a su tirer tout le parti qu'il pouvait de son expérience internationale. Je garde un souvenir ému de la direction de son Mémoire de Diplôme d'études approfondies que j'assurais avec Marie-Elizabeth Ducreux. Aussi nous devons tous nous féliciter de la collaboration universitaire entre nos pays, riches d'expériences historiographiques différentes qui s'enrichissent l'une l'autre. Jan Zdichynec a su profiter d'une formation croisée qui permet à chacun de se déprendre de ce que Marc Bloch appelait « la tyrannie des causes locales ». Car la problématique d'histoire provinciale qui est assumée par cette thèse est toujours incluse dans des questionnements fondamentaux de l'histoire comme pratique scientifique. Je commence là par un éloge d'autant plus grand qu'il n'est pas toujours facile de le prononcer à l'égard des thèses d'aujourd'hui.

Car, pour en venir au fait, la lecture du beau travail de Jan Zdichynec interpelle l'historien français par sa méthode comme par son contenu. La méthode, c'est une lecture beaucoup plus attentive que dans la pratique française des travaux des traditions historiques antérieures. Le contenu, c'est le traitement d'un grand problème souvent mal posé, celui de la



coexistence sur un même territoire de deux ou plusieurs confessions chrétiennes différentes, problème qui serait mal éclairé par les expériences oecuméniques actuelles. En effet, dans le contexte des principautés allemandes de l'âge moderne, il me semble qu'il ne faut pas faire trop dire à la coexistence *more politico* qui n'implique nullement un rapprochement *more theologico* (cas d'Augsbourg). Le principe ressassé *cujus regio, hujus religio*, base des compromis germaniques, dit bien, malgré toutes les nuances que lui a imposées l'histoire, que la coexistence n'était pas l'idéal théologico-politique que se proposaient les pouvoirs, voire les populations (au demeurant les calvinistes étaient exclus, si mes souvenirs sont justes, de la paix de 1555).

La Lusace est terre de marges, et comme en Alsace (à laquelle Jan Zdichynec s'était intéressé dans son Mémoire de DEA), cette situation a favorisé des expériences inédites de cohabitation. Pour un historien de la France, le fait donne à penser. Sans doute le luthéranisme, moins radical dans ses implications concrètes que le calvinisme, ne suscitait pas des polarisations aussi grosses de conflits. Les questions théologiques ne sont pas aisées pour les théologiens et *a fortiori* pour les fidèles. Cependant certaines régions ont été marquées dès le XV<sup>e</sup> siècle par l'intensité des discussions théologiques qui mobilisaient jusqu'aux simples gens : c'est le cas sans doute des pays touchés par le hussisme et l'utraquisme, mais aussi des Alpes, peut-être en liaison avec la présence des Vaudois (il serait intéressant de regarder du côté des travaux de Gabriel Audisio et de Carlo Ginzburg). La vie religieuse et la conception de l'orthodoxie, dont les fidèles ne voulaient pas se séparer mais qu'ils entendaient interpréter selon leurs propres sensibilités, s'en ressentaient profondément. L'indifférence ou l'incompréhension dominait bien des communautés (ainsi des fidèles pouvaient se proclamer catholiques alors que leurs convictions se révélaient conformes aux dogmes fondamentaux du protestantisme et *vice versa*). Dans les Provinces-Unies, à Utrecht en particulier, si l'on suit Benjamin Kaplan (*Calvinists and Libertines...*, Oxford, 1995), le conflit entre calvinistes et « libertins » exprimait le désir de l'unité au sein d'une société multiconfessionnelle, impliquant de ne pas majorer la portée des dissensions dogmatiques. En Lusace, toutefois, les populations semblent manifester une authentique sensibilité dogmatique, repérant tout de suite, par exemple, nous explique Jan Zdichynec, la thématique calviniste de la prédestination dans le prêche d'un nouveau pasteur.

L'absence relative de violence en Lusace frappe donc l'historien français confronté au déchaînement des passions religieuses dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. De nos jours, les « paix de Religion » sont historiographiquement à la mode et on est incité à tirer les conclusions de l'expérience allemande, mais elles sont difficiles à transposer dans le royaume occidental. Car, justement, la violence réclame plus explication que la paix (cf. les travaux de Denis Crouzet). Au demeurant, la thèse traditionnelle qui veut que l'Empire ait été livré aux violences religieuses à retardement, avec la guerre de Trente Ans, n'est pas totalement sans fondement. Le monde que nous décrit patiemment Jan Zdichynec est celui d'une cohabitation, parfois douloureuse, mais résignée et toujours acceptée, entre des populations massivement et rapidement, malgré des rythmes différents, gagnés au luthéranisme, et ces abbayes catholiques qui forment des môles de résistance dans un pays réformé. La réflexion qui parcourt la thèse me semble dominée par une certaine idée de l'institution, car c'est bien sur la base de leur institutionnalisation médiévale que les grandes abbayes cisterciennes ont pu résister. Passionnante, la suggestion selon laquelle cette possibilité de résistance était ouverte par le caractère féminin de ces institutions qui, par leur influence économique et féodale, étaient pleinement intégrées au système des pouvoirs régionaux. Détruire ces abbayes, qui ne représentaient pas de danger de violence, aurait été remettre en cause pour peu de profit des équilibres hérités auxquels beaucoup trouvaient leur compte. La figure des abbesses, même si leur subordination à la hiérarchie ecclésiastique masculine (les femmes catholiques sont exclues du sacerdoce), donne ainsi une étrange impression de puissance sociale, sur laquelle il



conviendrait d'insister. Car c'est bien la présence des abbayes qui fit que les communautés paysannes dépendantes ou proches d'elles sont restées dans le giron de l'Eglise romaine. Par contraste, la faiblesse et l'impuissance des établissements d'hommes, en particulier les franciscains, donnent à penser. La capacité théologique des moines, comparée à la relative passivité attendue théoriquement des nonnes, les incitait sans doute à se déterminer par eux-mêmes et donc à pouvoir se rallier à la réforme. Certes, Jan Zdichynec y insiste après d'autres, leur reconversion était plus aisée dans une société civile qui ressentait toujours un grand besoin d'encadrement pastoral, mais leur masculinité même les rendait plus fragile, plus soumis aux risques d'une violence moins considérée comme illégitime. Et aussi la tradition monastique était minée par l'idée de réforme propagée par les catholiques eux-mêmes, sensibles comme tous à l'anachronisme monastique, héritage d'un rapport de Dieu à la communauté qui s'était fixé au Moyen Age classique et dans la crise postérieure qui avait vu l'expansion foudroyante des ordres mendiants. Mais il me semble aventuré de tracer une ligne de continuité entre ces « réformes » locales et la Réforme, fût-elle catholique, au XVII<sup>e</sup> siècle. La réforme affaiblissait la tradition catholique, quoiqu'elle en ait eu.

Alors, pourquoi, une paix relative là (encore que je me souviens avoir appris que les conflits entre les princes et les confessions agitaient l'Allemagne de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) et le déchaînement de la violence ici ? Le concept de « confessionnalisation » est au cœur de la réflexion de Jan Zdichynec qui montre avec pertinence les limites de son usage dans un margraviat comme celui des Lusace. C'est aussi que la « confessionnalisation » est sans doute un phénomène plus politique que religieux (Wolfgang Reinhard semble être l'historien qui a le plus insisté sur cette dimension), au contraire de ce que pensent les historiens de la Religion qui s'attachent trop aux professions de foi dogmatiques. L'instrumentalisation des confessions semble avoir dominé l'évolution des monarchies fortes, même en Angleterre avec l'anglicanisme, et des pouvoirs princiers autoritaires. La situation de la Haute Lusace, même cédée à la Saxe en 1635, rend bien compte de l'impossibilité locale de la solution confessionnelle. Le duc n'a pas d'intérêt, au contraire, à anéantir les abbayes de femmes, le roi de Bohême et empereur exerce un rôle de protecteur général au service du *statu quo*. L'Eglise catholique post-tridentine, surtout après la bataille de la Montagne Blanche, trouve dans ces conditions particulières la condition d'un léger redressement et de l'affirmation d'une autorité plus générale face à l'indépendance des pouvoirs religieux locaux, en particulier les abbesses. Mais il ne pouvait aller bien loin. Durer était déjà pour ces catholiques si minoritaires un exploit en soi.

Ainsi germe une idée à la lumière de l'expérience des Lusace, si locale fût-elle et justement parce qu'elle est locale. Ces régions des marges de l'Empire ne furent-elles pas des laboratoires de la coexistence précisément parce que les pouvoirs centraux y étaient faibles et par là enclins aux compromis forcés ? La violence religieuse, au lieu d'obéir aux causes intrinsèques que l'historiographie récente nous incite à considérer prioritairement, en conformité avec la tradition monarchique (le parti des « politiques » étant ici relayé par l'idéologie voltairienne, pour faire référence à la tradition française), ne serait-elle pas née des prétentions de contrôle politique des Etats forts (la papauté étant aussi un Etat fort) ? Les causes de la violence, pour le dire clairement, ne seraient-elles pas plus politiques que religieuses ? A cette thèse toutefois s'oppose, et la somme que livre à nos suffrages Jan Zdichynec le montre bien, la non différenciation conceptuelle du religieux et du politique avant précisément le triomphe des diverses Réformes. Car c'est la question de la communauté et de son rapport avec la religion et le dogme (par exemple la présence réelle comme expression des solidarités sociales urbaines et de la domination patricienne comme forme d'intercession immanentiste avec le Ciel) qui est au cœur du conflit religieux. Les travaux de Natalie Z. Davis l'ont bien montré. Et, jusque dans la marginalité qui caractérise désormais leur établissement au XVII<sup>e</sup> siècle, les modalités d'intégration à la communauté régionale des

abbayes féminines en terres protestantes forment bien l'épine dorsale de la problématique si élégamment développée par Jan Zdichynec.

Il convient donc de féliciter sincèrement et simplement le candidat pour nous avoir donné à lire un si beau travail d'histoire.

Le professeur Zdeněk Beneš, président du jury, félicite à son tour Jan Zdichynec pour ce travail pionnier et novateur à bien des égards. Il constate que Jan Zdichynec n'a pas été séduit, ou plutôt qu'il n'accepte pas sans attitude critique les concepts historiographiques de la confessionnalisation. Il le félicite d'avoir eu cette attitude par l'analyse minutieuse d'un contexte concret, local, de surcroît très embrouillé. C'est cette analyse qui permet de comprendre la difficulté, voire l'impossibilité d'accepter sans adaptations telles qu'elles le pulvérisent, pour le contexte de la Haute-Lusace et celui de la Bohême, le paradigme allemand de la *Konfessionalisierung*. L'historien n'a pas à construire (des théories), mais à reconstruire. L'histoire locale, l'histoire régionale, lorsqu'elles sont replacées dans le cadre plus large d'une histoire générale, en confrontation avec les acquis ou les thèses des historiographies (hélas toujours „nationales“, même si il ne veut pas dire par là „nationalistes“). Il demande à Jan Zdichynec son avis sur l'historiographie allemande la plus récente sur la Lusace et la confessionnalisation, en pensant en particulier aux travaux de Joachim Bahlcke. Il lui semble, en effet, que ces travaux s'appuient sur une historiographie allemande ancienne, sans intégrer de nouvelles recherches et sans s'appuyer sur un travail dans les archives, ce que fait justement, et avec ampleur et minutie en même temps, Jan Zdichynec.

Après délibération du jury, la mention très honorable avec les félicitations à l'unanimité est décernée à Jan Zdichynec.

Spécialité : Histoire et civilisations

Copie certifiée conforme à l'original  
Paris, le 21/02/2008  
Pour la Secrétaire Générale de l'EHESS  
et par autorisation

  
Catherine Redon  
Responsable du Service de la scolarité



